

De la radio craquée à cette voix du dedans

Raymond Plante

Number 59, Winter 1994

Écrivains - Paroliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plante, R. (1994). De la radio craquée à cette voix du dedans. *Moebius*, (59), 15–22.

DE LA RADIO CRAQUÉE À CETTE VOIX DU DEDANS

Raymond Plante

D'abord il y a eu cette radio craquée, posée sur le rebord de la fenêtre qui donnait sur la ruelle. En courant ou en roulant sur son tricycle, l'un d'entre nous s'était accroché dans le fil et l'appareil avait culbuté sur le prélat de la cuisine. Son boîtier de plastique crème s'était fendu. Ma mère avait poussé de hauts cris, ce qui lui arrivait pour faire cesser le tapage. Il faut le dire : le logement du 4432, rue Drolet, où nous avons habité pendant presque toute mon enfance, nous servait de terrain de jeux, de piste de course, de patinoire. C'était notre Far West, notre forêt vierge et notre plage du bout du monde. J'imagine encore ma mère ramassant l'éclopée et la replaçant avec une triste délicatesse devant la fenêtre. Elle avait dû la rebrancher. Et le son, certainement une chanson, était revenu. Soulagée, ma mère nous avait évidemment menacés : «Une radio, c'est cher. Quand elle ne fonctionnera plus, on ne pourra pas en acheter une de sitôt.» Et les chansons avaient repris leur place, nos jeux aussi. La radio de mon enfance ne s'éteignait jamais, ma mère ne prenait jamais de congé, nos jeux se calmaient à peine, la nuit ou à l'heure des devoirs et des leçons... et encore.

Rue Drolet, sur ce Plateau Mont-Royal qui n'avait rien du quartier à la mode d'aujourd'hui, nous transformions le monde. Ma mère rêvait au jour où nous pourrions nous

expatrier vers Ahuntsic, son Pérou à elle. Et moi, c'était la fenêtre et la radio qui me faisaient vraiment rêver. La fenêtre parce qu'elle regardait la ruelle et les hangars, lieux de grandes aventures, des parties de hockey-bottines, de softball, des jeux de guerre. La radio parce que sa voix continuelle dessinait un univers que ma tête gonflait. C'était la patinoire du Forum que je n'avais vue qu'en photographie, c'était le père Noël et les prénoms des enfants sages entre ses gros rires bébelles, c'étaient les radioromans, du *Calvaire d'une veuve* à *Jeunesse dorée* ou à *Zézette*, c'étaient même les publicités que Roger Baulu lisait de sa voix remarquable. Mais c'était surtout cette chanson qui nous accompagnait inlassablement.

La petite radio craquée mettait plein de chansons dans la maison. Jacques Normand, que mon père avait déjà conduit dans son taxi, présentait Piaf, Trenet, Montand, Gloria Lasso ou Francis Lemarque, Jacques Hélian et son orchestre, Lionel Daunais, Fernandel ou Bourvil. En fait, les noms importaient peu, je saurais bien les retrouver plus tard, mais il y avait ces paroles, cette musique, ce monde qui prenait des dimensions insoupçonnées. La télévision n'existait pas encore. Et même quand elle s'est mise à laisser pousser ses oreilles de lapin dans les salons, ma mère répétait qu'il fallait attendre «que ça se perfectionne». Explication propre à ceux qui quotidiennement tiraient le diable par la queue. De toute façon, il suffisait de fixer un moment la radio craquée pour être aspiré. L'univers était constitué de paroles et de musique.

Le matin, c'est mon père qui allumait le monde. Il toussait beaucoup, il fumait trop. Les Player's plain de la famille Plouffe. Bientôt nous étions tous réveillés. Mon père avait toussé, il grillait déjà sa première cigarette, il buvait son café et avait depuis longtemps tourné le bouton de la radio. Les chansons calmaient peut-être sa toux. Mêlées à l'odeur de sa cigarette et de son café, elles l'aidaient à vivre.

Ma mère ne chantait pas. Pourquoi lui demandions-nous de reprendre la seule plainte qu'elle connaissait un peu, «Les flots bleus»? Elle se faisait évidemment prier.

Puis, dans la berceuse, elle entonnait de sa voix parfaitement fausse :

*Petits enfants, prenez garde aux flots bleus
Qui font semblant de se plaire à vos jeux...*

Nous aimions éprouver la peur de nous noyer. Et cette chanson convenait à ma mère qui a toujours craint la vie, et n'a jamais risqué la moindre aventure.

Mon père chantait toujours. En conduisant sa voiture, en buvant sa bière, en travaillant, en s'ennuyant, en jonglant, en attendant. Quand arrivaient les Fêtes, il nous apprenait quelques chansons. À Noël, devant la famille réunie, nous devions donner un spectacle. Mon père aimait les spectacles. Il était fier de ses trois enfants. Il n'avait pas beaucoup d'instruction, mais il connaissait les fables de La Fontaine par cœur, les chansons de La Bolduc, des airs de folklore. Plus tard, les postes de radio que mon père syntonisait diffusaient à peu près n'importe quoi, il ne s'en souciait guère. Ce n'était toujours que de la musique, une présence indiscutable.

Quelques années avant sa mort, nous lui avons offert une radio-cassette. Un soir d'alcool, il a enregistré un spectacle de Vigneault. Puis, patiemment, il a intercalé ses réponses personnelles aux monologues et chansons du grand Gilles. Un dialogue désespéré dans une nuit d'hiver.

* * *

C'était au temps où les tourne-disques s'appelaient des pick-up. C'était au temps où les familles moins fortunées accueillait un chambreur. Aujourd'hui, les familles n'étant plus des familles, ça s'appelle des colocataires. Bébert, notre chambreur de la rue Drolet, nous avait donc offert un petit pick-up avec quelques disques pour enfants, genre «Voulez-vous danser grand-mère?». Mais je préférais encore le seul disque de ma mère : Georges Guétary qui chantait «Robin des Bois».

Les étés, c'était la rivière des Mille Îles. Le chalet de ma grand-mère. Comme mes oncles, je dormais à la mezzanine. Sur le pick-up de la grande pièce du bas, ma tante mettait des disques de Félix Leclerc. Je ne sais pas si j'aimais Félix Leclerc à cette époque. Il me semblait déjà

vieux. J'ai su plus tard que j'avais retenu la plupart de ses chansons. Et comme les crapauds de sa chanson, le temps chaud me redonne souvent l'envie de me promener en chaloupe sur la rivière, parmi les joncs, histoire de goûter cette espèce de liberté.

Je ne vous apprendrai rien en notant ici que, depuis longtemps, les chansons ont remplacé les madeleines de Proust. Tant d'émissions, aussi bien à la radio qu'à la télévision, ont demandé aux auditrices et auditeurs comment telle ou telle chanson les avait marqués. Des refrains nous ramènent aux détours de notre temps perdu. Des airs qui veillent, qu'il suffit parfois de siffler pour que remonte cette chaleur ou le souvenir de ce visage, l'odeur de ces cheveux quand nous dansions, collés, le *plain* le plus languoureux de notre adolescence. Est-ce sur «Only you», «Blue Moon» ou «Un certain sourire» que frissonnaient mes oreilles, ma peau et mon âme au moment de mon premier french-kiss? Qu'est-ce qui me trouble encore chez Elvis, alors que j'étais trop jeune quand il a atteint son apogée délirant, ou chez les Beatles de «Michelle», «Yesterday» ou même de «I want to hold your hand»? Vrai, les Beatles s'agrippent à mes seize ans comme la voix d'Elvis se mêle à l'odeur du Brylcream, aux miroirs patients devant lesquels nous échafaudions des coiffures impossibles, au goût des May West et du Coke dans la longue cour du collège où, entre le latin, l'algèbre et l'étude de la fin de l'après-midi, les filles passaient déjà, intéressantes et intéressées, de l'autre côté de la clôture. Le Clearacil ne venait jamais à bout d'un bouton tenace.

En ce début d'adolescence, combien de fois ai-je chanté devant un miroir? Comme à la télévision, au *Club des autographes* ou à *Jeunesse d'aujourd'hui*, je m'inventais un micro, une caméra, et je chantais plus fort que les disques yé-yés du moment.

* * *

Fascinant phénomène que cette chanson. En deux minutes trente, certaines d'entre elles nous disent autant qu'un roman. Je sais, on raconte la même chose de la poésie. Mais la chanson s'infiltré partout, elle appartient davantage à la

famille des graffiti. «L'enfance» de Brel, par exemple, dont quelques lignes me poursuivent partout, quoi que je fasse ou écrive :

*L'enfance c'est encore le droit de rêver
Et le droit de rêver encore
Mon père était un chercheur d'or
L'ennui, c'est qu'il en a trouvé*

L'invitation essentielle de rester encore et jusqu'au bout un chercheur d'or. Ou cette phrase du cœur bredouille, au milieu d'«Avec le temps» de Léo Ferré :

*À la Galerie j'arfouille dans les rayons d'la mort
Le samedi soir quand la tendresse s'en va tout'seule*

Parce qu'en plein cœur de l'adolescence, il y a eu ce choc. Je veux parler des boîtes à chansons. Nous étions là, réunis dans le noir de nos espoirs, en cette époque changeante, à chercher un pays qui nous ressemble, à nous trouver de la force d'être effrontés, parfois, entre les cordes des guitares.

Et puis, baveux comme plein d'adolescents, dans les autobus des fins d'après-midi, nous chantions à tue-tête «les bourgeois, c'est comme des cochons» pour faire chier ces gens, passagers comme nous, qui nous regardaient de travers. Du moins, nous voulions le croire.

Nous dérangions, c'est sûr. C'était déjà beaucoup. Nous dérangions. Brel, le dégoulinant, c'était notre adolescence, notre révolte, nous faisions balancer le cul de l'autobus et nous ne nous doutions pas encore que la plupart des cochons n'empruntaient jamais les transports en commun. Ils étaient au volant de leurs autos. Quant aux bourgeois, ils prenaient place partout : à pied, à cheval, en voiture, à voile ou à vapeur, même sur les bancs du collège, déjà tout contre nous.

À la même époque, sur quelques scènes improvisées dans les sous-sols des églises ou les centres de loisirs, je me suis pris pour un chansonnier. J'avais acheté une guitare dont je n'ai jamais su jouer convenablement. Ma blonde m'accompagnait au piano et moi j'avais des mots. Myope comme une taupe, je ne voyais pas le public, mais je chantais, le nez dans les spots. Aveugle en somme. Peut-être pas tant que ça puisque j'ai bientôt compris, malgré quel-

ques succès très relatifs, que je ne chanterais jamais. J'ai vendu ma guitare... et j'ai eu d'autres blondes. J'avais envie d'écrire et, surtout, terriblement besoin de mûrir.

* * *

Ai-je mûri? Vraiment? Ce serait beaucoup trop long et déplacé d'en parler. En fait, par la chanson et d'autres passions, j'ai rêvé d'écrire et j'ai écrit. J'écris encore. J'apprends à écrire, lentement, en multipliant les petites histoires : près de mille textes de télévision, quatre cents chansons, vingt et un livres. En fait, je suis toujours étonné d'avoir trouvé ce passage qu'une vie ne suffit jamais à explorer complètement. Certains résultats m'étonnent aussi. À la télé, le texte n'est jamais vraiment fini. Il dépend du reste de l'équipe : le réalisateur, les comédiens, les techniciens, les autres artisans. Parfois vous êtes heureux; d'autres fois moins. Le livre reste, bien sûr, votre entière responsabilité. Il vous donne son odeur de livre neuf et vous espérez que les lecteurs y trouvent une certaine et nécessaire complicité. Le sort des chansons est quelque peu différent. La musique souffle une âme à vos paroles. L'interprète y prête son corps. Et les arrangements en deviennent le sang. Parfois vous vous demandez si c'est vraiment vous qui y avez mis votre cœur et votre sueur. Ne vous reste plus qu'à parier que Dieu existe, éphémère, aveugle, amer ou harmonieux. Ou vous pouvez vous contenter d'un peu de hasard, celui qui compte vraiment : arriver au bon moment, au bon endroit, les bras chargés de ce qu'on espérait de vous ou de tout autre voyageur.

La plupart des chansons dont j'ai écrit les paroles ont été diffusées dans des émissions pour enfants. Certaines restent gravées sur des disques. Je ne les aime pas toutes, évidemment, mais elles m'ont permis de m'amuser avec les mots, de me promener moi aussi en équilibre entre ciel et terre, sur ce fil tendu des émotions.

Depuis une vingtaine d'années, je ramasse des chansons comme d'autres collectionnent pieusement de petits objets. J'ai des chansons cachées un peu partout. Je sais que certaines n'existent que pour être écoutées distraitement, en sandwich entre deux publicités radiophoniques. D'autres

comptent plus que tout, indélébiles et profondes, la vie n'en finit plus de leur inventer des saveurs nouvelles. Ainsi Georges Brassens, entre autres. Lors de l'acquisition de chacun de ses disques, je passais une nuit à boire et à parler avec mon ami Robert Gravel qui aime tant Brassens, lui aussi, et qui malgré ses expériences théâtrales aussi généreuses que loufoques demeure par bien des côtés aussi moyenâgeux que l'auteur de la « Supplique pour être enterré à la plage de Sète ».

Je ramasse des chansons et j'en fais des montages. Dans ma voiture, sur les longues autoroutes du Québec, j'écoute ces cassettes échevelées. Je découvre parfois ce que je croyais connaître depuis vingt ans. Je ne me lasse jamais de Gainsbourg et de sa « Javanaise » :

*J'avoue
J'en ai
Bavé
Pas vous
Mon amour
Avant
D'avoir
Eu vent
De vous
Mon amour
Ne vous déplaît
En dansant la Javanaise
Nous nous aimions
Le temps d'une chanson*

ou de « La chanson de Prévert », ou de Prévert lui-même et de ses « Feuilles mortes » ou de « Quelqu'un » ou même de cette paire d'escargots, partis à l'enterrement d'une feuille morte, et qui découvrent le bonheur d'une bonne cuite tant ils sont faits pour prendre leur temps. Voilà d'ailleurs une chanson que je présente dans mon cours, au Conservatoire LaSalle. Et les cégépiens, que l'on croit souvent insensibles aux poussières du passé, apprécient les acrobaties des Frères Jacques, tout comme ils découvrent tout un pan de la dernière guerre par « Le chant des partisans », dont je préfère l'interprétation voilée de Marc Ogeret.

J'enseigne la chanson pour combattre notre époque qui s'amuse à bousculer le temps, qui ne veut nous faire croire qu'aux modes du présent. J'enseigne aussi la chanson fran-

cophone parce que je l'aime. Si ces innombrables petites pièces n'ont pas l'allure des grandes mers que sont les symphonies de Mahler ou la détresse de Schubert, elles ressemblent quand même à ces petites rivières que l'on découvre aux abords d'une ville ou aux détours d'un dimanche sans but. Et les dimanches me font évidemment penser au *Cabaret du soir qui penche*, tête-à-tête radiophonique qui pendant des années m'a semblé la récompense dorée au bout d'une semaine d'hiver. La voix de Guy Mauffette qui murmurait simplement : «Et ce soir-là, à l'Olympia, il y avait Léo Ferré...» Les radios criardes n'ont plus souvent l'esprit des Jacques Normand ou des Guy Mauffette... ou si peu.

Même mes romans sont imprégnés de chansons. En exergue à *Des hot-dogs sous le soleil*, j'ai placé un passage de «Laissez l'été avoir quinze ans» de Claude Dubois. Dans *Le train sauvage*, on retrouve les paroles de la chanson du même titre que chantait Dorothee Berryman. Une citation de Brel ouvre *Avec l'été* et une scène du même roman est entièrement construite sur «The Gypsy's wife» de Leonard Cohen. Quand j'écris, il y a toujours une musique sur mon appareil : les murmures de Chet Baker, le ronronnement hyperconscient de Leonard Cohen jusqu'aux grognements de Tom Waits.

Je voudrais raconter mes histoires comme on chante. Parce que je sais qu'une chanson, c'est une lumière, une toute petite lumière qui s'échappe, qui joue avec l'air, avec la nuit. Ce n'est même pas une étoile, ça fait plutôt partie de la famille des mouches-à-feu. Je ne sais jamais jusqu'où elle va me mordre. Parfois, c'est immédiat. D'autres fois, il me faut des années pour comprendre la place qu'elle occupe parmi ce tas de choses que je n'oublie jamais et qui alimentent la voix du dedans.